

sont exquises, elles ont un charme de nouveauté que la répétition leur ôte : le premier aveu, le premier serrement de main, le premier baiser, la première lettre, la première volupté, le premier froissement même et le premier raccommodement, ont je ne sais quel parfum que la reproduction des mêmes objets n'a plus — les douceurs de l'aube n'appartiennent qu'à l'aube; et, dans le domaine moral, la vie a peu d'aubes.

L'homme, à vingt ans, essaie de vivre; de trente à quarante, il vit pleinement, mais souvent bien tristement; de quarante-cinq à soixante, il ne vit que partiellement, après soixante ans, son intelligence vit, le reste paraît vivre; après soixante-dix ans, tout commence à mourir, et dès lors, chaque jour construit sa mort que le dernier jour achève. — Que de gens, en effet, qu'on n'a pas encore le droit d'enterrer, et qui sont bien morts !

Vivre, c'est marcher vers la mort; commencer de vivre, c'est commencer à mourir. Le temps est un faucheur régulier, mais infatigable; il n'arrête ni jour ni nuit : toute heure lui est également bonne; tout instant, toute portion d'instant, le sert de même. Entendre le mouvement d'une montre, d'une pendule, le roulement d'un tambour, le bruit des pas d'un passant; s'entendre parler, écrire, respirer, c'est, si je peux le dire, s'entendre faucher.

D'après les médecins, le maintien de la vie serait l'unique fin de l'homme. D'après la morale et la vérité, l'homme, qui meurt tous les jours, a pour fin la mort. — La mort est le dernier et le plus terrible sacrement de l'homme.

V

Un ancien disait admirablement de l'homme qui veut se diviniser : « Son orgueil est insupportable aux dieux auxquels il s'égalé et aux hommes dont il se sépare. — Cela est plus vrai de notre temps que des temps antiques, par ce qu'aujourd'hui le nombre des petits esprits et des